

Objet d'étude :
Au XX^e siècle : l'homme et son rapport au monde

Les mythes appartiennent-ils seulement au passé?

Problématique :
Pourquoi le personnage de Robinson
est-il devenu un mythe?

Capacités	connaissances	attitudes
<p>Interpréter la dimension symbolique d'un personnage.</p> <p>Repérer en quoi une situation ou des personnages de fiction peuvent représenter des questions humaines universelles.</p>	<p>Mythes et figures mythiques</p> <p>Symbole</p> <p>Lexique : nature/culture/société</p> <p>Individuel/ collectif/ Singulier</p> <p>Les émotions</p>	<p>S'interroger sur la condition humaine.</p> <p>S'intéresser à l'expérience d'autrui comme élément de l'expérience universelle.</p>

Lancement
2h

Dominante	Ecriture
Supports	Incipit du roman <i>Vendredi ou la vie sauvage.</i>
Objectif	Faire émerger la problématique

Lecture de l'enseignant des premières pages de *Vendredi ou la vie sauvage*.
Échange oral : impressions de lecture. Texte 1, incipit.

Travail d'écriture : Robinson vient de faire naufrage et d'échouer sur une île. Imaginez que cette mésaventure vous arrive. Quelles seraient vos premières réactions, vos premières actions? **J'attends des élèves une production vraisemblable, qui tienne compte du contexte : comment réagiriez-vous dans une telle situation? (lexique de l'émotion, du ressenti) et que feriez-vous dans l'immédiat ?(actions vraisemblables) soignant l'expression. Deux buts sous-tendent ce travail : s'exprimer à l'écrit et capter l'attention des élèves (à la manière de la captatio benevolentiae). L'élève devra utiliser le pronom « je ». Une amorce a été donnée afin de débiter la production : « Lorsque je repris connaissance, j'étais couché, la figure dans le sable ».**

Lecture de la suite : Qu'a fait Robinson, dans l'immédiat? Il pense qu'on va forcément lui venir en aide, et met tous ses efforts dans l'élaboration de torches géantes. Mais très rapidement, il se résigne et œuvre plutôt à sa survie. Texte 2 (p° 14 à 19, éditions folio).

A la fin de l'après-midi du 29 septembre 1759, le ciel noircit tout à coup dans la région de l'archipel Juan Fernandez, à six cents kilomètres environ au large des côtes du Chili. L'équipage de *La Virginie* se rassembla sur le pont pour voir les petites flammes qui s'allumaient à l'extrémité des mâts et des vergues du navire. C'était des feux Saint-Elme, un phénomène dû à l'électricité atmosphérique et qui annonce un violent orage. Heureusement, *La Virginie* sur laquelle voyageait Robinson n'avait rien à craindre, même de la plus forte tempête. C'était une galiote hollandaise, un bateau plutôt rond, avec une mâture assez basse, donc lourd et peu rapide, mais d'une stabilité extraordinaire par mauvais temps. Aussi le soir, lorsque le capitaine van Deyssel vit un coup de vent faire éclater l'une des voiles comme un ballon, il ordonna à ses hommes de replier les autres voiles et de s'enfermer avec lui à l'intérieur, en attendant que ça se passe. Le seul danger qui était à craindre,

c'était des récifs ou des bancs de sable, mais la carte n'indiquait rien de ce genre, et il semblait que *La Virginie* pouvait fuir sous la tempête pendant des centaines de kilomètres sans rien rencontrer.

Aussi le capitaine et Robinson jouaient-ils aux cartes tranquillement pendant qu'au-dehors l'ouragan se déchaînait. On était au milieu du XVIII^e siècle, alors que beaucoup d'Européens — principalement des Anglais — allaient s'installer en Amérique pour faire fortune. Robinson avait laissé à York sa femme et ses deux enfants, pour explorer l'Amérique du Sud et voir s'il ne pourrait pas organiser des échanges commerciaux fructueux entre sa patrie et le Chili. Quelques semaines plus tôt, *La Virginie* avait contourné le continent américain en passant bravement le terrible cap Horn. Maintenant, elle remontait vers Valparaiso où Robinson voulait débarquer.

— Ne croyez-vous pas que cette tempête va beaucoup retarder notre arrivée au Chili? demanda-t-il au capitaine en battant les cartes.

Le capitaine le regarda avec un petit sourire ironique en caressant son verre de genièvre, son alcool préféré. Il avait beaucoup plus d'expérience que Robinson et se moquait souvent de son impatience de jeune homme.

— Quand on entreprend un voyage comme celui que vous faites, lui dit-il après avoir tiré une bouffée de sa pipe, on part quand on le veut, mais on arrive quand Dieu le veut.

Puis il déboucha un tonnelet de bois où il gardait son tabac, et il y glissa sa longue pipe de porcelaine.

— Ainsi, expliqua-t-il, elle est à l'abri des chocs et elle s'imprègne de l'odeur mielleuse du tabac.

Il referma son tonnelet à tabac et se laissa aller paresseusement en arrière.

— Voyez-vous, dit-il, l'avantage des tempêtes, c'est qu'elles vous libèrent de tout souci. Contre les éléments déchaînés, il n'y a rien à faire. Alors on ne fait rien. On s'en remet au destin.

A ce moment-là, le fanal suspendu à une chaîne qui éclairait la cabine accomplit un violent arc de cercle et éclata contre le plafond. Avant que l'obscurité totale se fasse, Robinson eut encore le temps de voir le capitaine plonger la tête la première par-dessus la table. Robinson se leva et se dirigea vers la porte. Un courant d'air lui apprit qu'il n'y avait plus de porte. Ce qu'il y avait de plus terrifiant après le tangage et le roulis qui duraient depuis plusieurs jours, c'était que le navire ne bougeait plus du tout. Il devait être bloqué sur un banc de sable ou sur des récifs. Dans la vague lueur de la pleine lune balayée par des nuages, Robinson distingua sur le pont un groupe d'hommes qui s'efforçaient de mettre à l'eau un canot de sauvetage. Il se dirigeait vers eux pour les aider, quand un choc formidable ébranla le navire. Aussitôt après, une vague gigantesque croula sur le pont et balaya tout ce qui s'y trouvait, les hommes comme le matériel.

Lorsque Robinson reprit connaissance, il était couché, la figure dans la sable.

Les élèves lisent devant la classe leurs propositions.
Échange oral : similitudes, vraisemblance...

Tous connaissent le personnage de Robinson. Pourquoi? Pourquoi ce personnage est-il devenu mythique?

Propositions d'élèves

Lorsque je repris connaissance, j'étais couché la figure dans le sable. Je me étais retourné toujours allonger. J'avais les vêtements déchirés et rongés par le sel de la mer. Le soleil qui brillait si fort me tapait sur la tête, la chaleur si vive brûlait mes blessures faites sûrement pendant mon périple. J'avais également l'épaule écorchée, la peau sèche et sale. Je me suis assis ensuite, et là, devant moi il y avait l'immensité de l'océan. Quelle beauté ! Mais ?? Où suis-je ?? Comment suis-je arrivé jusque ici ? La mémoire floue et les idées vagues j'essayais de me rappeler quelque chose. Mais tout était très moisi et confus dans mon esprit, comme une sensation de néant, ma tête n'était plus que le cratère d'un volcan aussi vaste et profond. La faim et le soif me gagnaient très vite, je trouvais mon pain de moi enfouis dans le sable une noix de coco que j'ouvris avec mon couteau de poche. Le ventre plein il fallait à présent que je cesse l'attente de cette île, pour ce fait j'escalada une petite falaise. En haut je pouvais apercevoir le bateau échoué sur le sable, une forêt opaque et quelques animaux. Après quelque jours passés sur cette île la solitude pesante et toujours coupé du monde je me taisais un sataleux.

lorsque je repris connaissance, j'étais couché,
la Figure dans le sable.

- Je me souvins de m'être assis, le regard
attiré sur le paysage flamboyant qui
m'environnait. Je restai calme, pas
un soupçon de stress ou de peur, j'étais
pour ainsi dire "paisible".
Toutefois, je me décidai à me lever et
me mis la première idée en tête ; Partir
à la recherche d'autochtones.

Je commençai à m'engouffrer dans les lianes
et les branches qui me serrèrent au juste
corps ^{à certains} endroits. Une sensation d'étouffement
me prit, une sensation de destruction me
prit. S'aventurer, encore et encore, pas
un chat en vue, pas un brin d'humanité !
Le seul bruit qui régnait sur cette terre
était le chant des oiseaux, le sifflement
des serpents et le mugissement d'autres
animaux en tout genre.

Je laissa derrière moi, des bords
de tissus d'un foulard qui était enroulé
autour de mon ^{bras}, signe de présence
humaine au cas où une personne serait
sur cette île. Je rebrousso donc les
quelques kilomètres que je venais de faire,
et aurais tenté à nouveau cette action
quelques heures après, jusqu'à ce que je
trouve quelque chose. J'ajoutais cette de
mes vêtements moillés, sur le
chant, mon ventre en forme. Je
décidai donc d'aller à la recherche de
nourriture question de remplir mon estomac.
En cherchant après quelques fruits,
sur le bord de la plage, je vis un cadre
totalement extraordinaire. L'eau était
d'un bleu d'une beauté sans pareille, le soleil
flamboyait de toute ^{sa} gloire. Le paysage
dormait l'image d'un endroit inexistant
sur terre, inexistant au monde, une
sorte de paradis terrestre caché dans
"l'eau de là", tout était si ~~si~~ zen, possible
un peu trop.

Fatigué, je dormi
Me réveillai,
Regarda autour de moi,
la peur me pris.

Séance 1:
L'île : paradis ou enfer?
2h

Dominante	Orale, travail en groupe
Supports	<ul style="list-style-type: none">• Extraits de <i>Vendredi ou la vie sauvage</i> dans lesquels l'accent est mis sur la dangerosité, l'inhospitalité des lieux (les vampires, les pieuvres et les araucans), . Robinson décide de construire une embarcation qu'il baptise symboliquement Evasion.• Extraits du film <i>Seul au monde</i> dans lesquels le protagoniste prend tout d'abord conscience de l'immensité des lieux, de la difficulté pour se nourrir, pour faire du feu, pour se soigner. Face à ce qu'il vit devant nous, nous nous rendons compte de notre dépendance à la modernité, au confort. Il est difficile pour l'homme de faire table rase du passé.• Extrait <i>Suzanne ou le Pacifique</i> dans lequel le personnage principale donne une vision poétique et paradisiaque de l'île sur laquelle elle se trouve, non sans un certain plaisir.
Objectif	Comparer des points de vue et les interpréter.
connaissances	Symbole, lexique des émotions

Trace écrite : Ces personnages sont devenus mythiques car ils ont su surmonter leurs difficultés, surpasser leur peur, de la solitude, de l'inconnu .

La classe est divisée en 3 groupes*

Consigne :

Renseignez le tableau suivant selon vos supports respectifs en veillant à toujours justifier vos réponses et en citant le texte ou en ciblant des éléments concrets du film.

	<i>Vendredi ou la vie sauvage</i>	<i>Seul au monde</i>	<i>Suzanne ou le pacifique</i>
Comment l'île est-elle présentée?	Dangereuse, inhospitalière, hostile	Hostile , silencieuse, inhospitalière	Paradis Grande beauté exotisme
Comment cela est-il suggéré, évoqué, souligné?	Présence d'animaux tribu réputée pour sa barbarie, dramatisation.	Difficultés pour se nourrir, pour faire un simple feu, pour gérer son existence au quotidien	Éloge de la nature Vision poétique
Quelle dimension symbolique peut-on percevoir dans ces extraits?	L'île ressemble à un enfer, exotique.	L'homme moderne est dépendant de son confort et éprouve bien des difficultés à s'adapter à une vie sans technologie, à une vie rupestre, « bucolique »;	L'île ressemble à un paradis; Renaissance du personnage;

* La moitié de la classe est en stage

Consigne qui s'adresse à tous les élèves :

Présentez le corpus, en 3 à 6 lignes en montrant les points communs et les différences dans l'évocation de l'île.

Supports de la séance 1

Extrait 1 Seul au monde



Extrait 2 Seul au monde



Extrait 3 Seul au monde



Séance 1

L'Ile : paradis ou enfer?

→ A la fin, Robinson n'en pouvait plus d'attendre en surveillant l'horizon vide. Il décida d'entreprendre la construction d'un bateau assez important pour rejoindre la côte du Chili. Pour cela, il lui fallait des outils. Il se résigna donc, malgré sa répugnance, à visiter l'épave de *La Virginie* pour en rapporter tout ce qui lui serait utile. Il réunit avec des lianes une douzaine de rondins en une sorte de radeau, instable certes, mais cependant utilisable à condition qu'il n'y ait pas de vagues. Une forte perche lui servit à faire avancer le radeau, car l'eau était peu profonde par marée basse jusqu'aux premiers rochers sur lesquels il put ensuite prendre appui. Il fit ainsi par deux fois le tour de l'épave. Ce qu'on pouvait voir de la coque était intact, et elle devait être plantée sur un récif caché sous l'eau. Si l'équipage était resté à l'abri de l'entrepont, au lieu de s'exposer sur le pont balayé par les lames, tout le monde aurait eu peut-être la vie sauve. Le pont était encombré par un tel enchevêtrement de mâts rompus, de vergues et de câbles emmêlés qu'il était difficile de se frayer un passage. Le même désordre régnait dans les soutes, mais l'eau n'y avait pas pénétré, et Robinson

19

trouva dans des coffres des provisions de biscuits et de viande séchée dont il mangea ce qu'il put en l'absence de boisson. Certes il y avait aussi des bonbonnes de vin et d'alcool, mais Robinson était abstinent, il n'avait jamais goûté à une boisson alcoolisée, et il entendait bien se tenir à cette résolution. La grande surprise de la journée fut la découverte dans la partie arrière de la cale de quarante tonneaux de poudre noire, une marchandise dont le capitaine ne lui avait pas soufflé mot, de peur sans doute de l'inquiéter.

Il fallut à Robinson plusieurs jours pour transporter sur son radeau et mener jusqu'à terre tout cet explosif, car il était interrompu la moitié du temps par la marée haute qui l'empêchait de manœuvrer à la perche. Il en profitait alors pour mettre les tonneaux à l'abri du soleil et de la pluie sous une couverture de palmes immobilisées par des pierres. Il rapporta également de l'épave deux caisses de biscuits, une longue-vue, deux mousquets à silex, un pistolet à double canon, deux haches, une bêche, une pioche, un marteau, un ballot d'étoupe et une vaste pièce d'étamine rouge, étoffe de peu de prix destinée à d'éventuels échanges avec des indigènes. Il retrouva dans la cabine du capitaine le fameux tonnelet à tabac bien fermé, et, à l'intérieur, la grande pipe de porcelaine, intacte malgré sa fragilité. Il chargea aussi sur son radeau une grande quantité de planches arrachées au pont et aux cloisons du navire. Enfin il trouva dans la cabine du second une Bible en bon état qu'il emporta enveloppée dans un lambeau de voile pour la protéger.

Dès le lendemain, il entreprit la construction d'une embarcation qu'il baptisa par anticipation *L'Évasion*. ←

20

lianes entrelacés. Il y enferma des chevreaux très jeunes qui y attirèrent leurs mères par leurs cris. Robinson libéra ensuite les petits et attendit plusieurs jours. Alors les pis gonflés de lait commencèrent à faire souffrir les chèvres qui se laissèrent traire avec empressement.

→ L'examen des sacs de riz, de blé, d'orge et de maïs qu'il avait sauvés de l'épave de *La Virginie* réserva à Robinson une lourde déception. Les souris et les chareçons en avaient dévoré une partie dont il ne restait plus que de la balle mélangée à des crottes. Une autre partie était gâtée par l'eau de pluie et de mer. Il fallut trier chaque céréale grain par grain, un travail de patience long et fatigant. Mais Robinson put ensemercer quelques acres de prairie qu'il avait auparavant brûlées et ensuite labourées avec une plaque de métal provenant de *La Virginie* et dans laquelle il avait pu percer un trou assez large pour y introduire un manche.

Ainsi Robinson en créant un troupeau domestique et un champ cultivé avait commencé à civiliser son île, mais ce n'était encore qu'une œuvre fragile et limitée, et il avait souvent la révélation que l'île restait une terre sauvage et hostile. C'est ainsi qu'un matin il surprit un vampire accroupi sur un cheveau qu'il était en train de vider de son sang. Les vampires sont des chauves-souris géantes pouvant atteindre jusqu'à soixante-quinze centimètres d'envergure qui s'abattent doucement la nuit sur le dos des bêtes endormies et sucent leur sang. Une autre fois alors qu'il cueillait des coquillages sur des rochers à moitié recouverts d'eau, Robinson reçut un jet d'eau en pleine figure. Un peu étourdi par le choc, il fit quelques pas, mais fut arrêté par un second jet qui l'attei-

gnit encore au visage. Il finit par découvrir dans un trou de rocher une petite pieuvre grise qui avait l'étonnante faculté d'envoyer par sa bouche des projections d'eau avec une extraordinaire précision.

Article 5 : Seul le gouverneur est autorisé à fumer la pipe. Mais seulement une fois par semaine, le dimanche après-midi après le déjeuner.

(Il avait découvert depuis peu l'usage et l'agrément de la pipe de porcelaine du capitaine van Deysel. Malheureusement la provision de tabac du barillet ne durerait qu'un temps, et il s'efforçait de la prolonger autant que possible.)

Il s'accorda quelques instants de réflexion avant de déterminer les peines qui frapperaient ceux qui n'observeraient pas ces lois. Il fit quelques pas en direction de la porte qu'il ouvrit toute grande. Comme la nature était belle! Le feuillage des arbres faisait comme une mer verte que le vent agitait et qui se mêlait au loin avec la ligne bleue de l'Océan. Plus loin encore il n'y avait que le ciel absolument bleu et sans nuages. Mais non! Pas absolument bleu! Robinson sursauta en voyant du côté de la grande plage s'élever un nuage de fumée blanche. Pourtant il était bien sûr de n'avoir laissé aucun feu allumé de ce côté-là. Aurait-il des visiteurs? Il alla décrocher du mur un fusil, une poire à poudre, une bourse de balles et la longue-vue. Puis il siffla Tenn et s'enfonça dans l'épaisseur du taillis en évitant la voie directe qui menait de la grotte au rivage.

Trois longues pirogues à flotteurs et balanciers étaient tirées sur le sable sec. Une quarantaine d'hommes faisaient cercle debout autour d'un feu d'où montait un torrent de fumée lourde, épaisse et blanche. Robinson reconnut à la longue-vue des Araucans du type *costinos*, redoutables Indiens de la côte du Chili. Ce peuple avait tenu en échec les envahisseurs incas, puis il avait infligé de sanglantes défaites aux conquistadores espagnols. Petits, trapus, ils étaient vêtus d'un grossier tablier

de cuir. Leur visage large aux yeux extraordinairement écartés était rendu plus bizarre encore par l'habitude qu'ils avaient de s'épiler complètement les sourcils. Ils avaient tous une chevelure noire, très longue, qu'ils secouaient fièrement à toute occasion. Robinson les connaissait par les fréquents voyages qu'il avait faits à Temuco, leur capitale. Il savait que si un nouveau conflit avec les Espagnols avait éclaté, aucun homme blanc ne trouverait grâce à leurs yeux.

Avaient-ils effectué sur leurs pirogues l'énorme traversée des côtes du Chili à Speranza? Ce n'était pas impossible à en juger par leur réputation de marins émérites. Mais il était plus probable qu'ils avaient colonisé l'une ou l'autre des îles Juan Fernandez — et Robinson pensa aussitôt qu'il avait eu de la chance de ne pas avoir été jeté entre leurs mains, car il aurait été à coup sûr réduit en esclavage, ou peut-être même massacré!

Grâce à des récits qu'il avait entendus en Araucanic, il devinait le sens de la cérémonie qui se déroulait actuellement sur le rivage. Une vieille femme, maigre et échevelée, allait et venait en chancelant au milieu du cercle formé par les hommes. Elle s'approchait du feu, y jetait une poignée de poudre, et respirait avidement la lourde fumée blanche qui s'élevait aussitôt. Puis elle se tournait vers les Indiens immobiles, et elle paraissait les passer en revue, pas à pas, s'arrêtant devant celui-ci, puis devant celui-là. Ensuite elle revenait près du foyer et le manège recommençait.

Il s'agissait d'une sorcière qu'on avait chargée de trouver parmi les Indiens lequel était responsable d'un malheur quelconque qui avait frappé la tribu — maladie, mort inexplicable, ou simplement incendie, orage, mauvaise récolte... Et tout à coup,

espérer, étendue devant la mer comme un chien devant une tombe. Ce que j'éprouvais ? le remords d'un enfant qui s'est fait ôter ou perdre. Toujours d'ailleurs j'avais été distraite, sans trop d'ordre. Au bord du Rhône, c'est le Joanne de la Loire que je retrouvais dans ma valise et je visitais le château des Papes avec l'humeur de Chenonceaux. Dans mon cours de seconde année, je me passionnais pour les auteurs du troisième, et j'arrivais à l'examen, non pas avec Racine, avec Fénelon et Bandelaire, mais avec Dante, Shakespeare et du Bellay, avec de faux témoins, qui m'abandonnaient lâchement au premier froncement du sourcil de M. Joublin. Or, ces matins-là, dans mon île, j'avais l'impression, non pas d'être séparée de tout, mais d'avoir tout égaré. Voilà que j'arrivais à vingt ans non avec les poiriers, les rossignols, mais avec les acajous et les cacatoès. J'étais à un faux rendez-vous : j'aurais dû consulter un agent, prendre un bon bateau. Si bien que chaque arbre, chaque oiseau, je clignais des yeux en les voyant, pour en faire apparaître un plus vrai à leur place ou leur enlever cette forme exotique qu'il faut cligner des yeux, en Europe, pour leur donner ; j'avais égaré le pain, le vin, les hors-d'œuvre ; j'avais égaré les hommes, les enfants, les femmes ; j'avais perdu les animaux, les légumes. Quel désordre ! Du haut du rocher, j'apercevais ces arbres à branches écrasées, ces lianes à bout perdu comme l'envers d'une tapisserie ; j'avais mis ma vie du mauvais côté ; j'avais retourné la mer sur sa surface déserte... J'attendais... Déjà dans ce temps éternel tout se dissociait de mon passé. Alors que, les premiers mois, j'avais gardé mes heures de prière, de repos, de repas, que je m'étais crue obligée chaque jour de déjeuner, de dîner, de souper,...

nant je vivais de bananes ou de mangues heure par heure. J'avais au milieu de la nuit des heures de veille qui ne me semblaient pas prises sur le sommeil... J'attendais... Par bonheur les moments qui aiguissent l'attente en Europe n'existaient point ici. Pas de crépuscule, pas d'aurore. Nuit et jour se succédaient plus rapidement que par un bouton électrique. Alors que préparée à la mélancolie je m'asseyais au bord de la mer, la tirant doucement à moi d'un mouvement qui devait là-bas découvrir un tout petit peu le Pérou, doubler le Chili, face au soleil couchant, attendant toutes ces fausses couleurs du soir qui dans Bellac donnent à l'âme ses vrais reflets, attendant que la lagune devint violette, les champs de nacre orange, les arbres pourpre, le ciel vermillon, à peine le soleil commençait-il à rougir qu'une main le lâchait et que tout n'était plus que nuit. Une nuit toujours éclatante, laiteuse, qui passait sur le monde sa couche de nacre, et qui soudain, au bout de douze heures, me donnait à un jour aussitôt pompeux et rutilant. J'étais déversée sans arrêt de cette conque d'argent à cette conque d'or. Toute la nuit tombait sur le premier appel de la mélancolie. Tout le jour se levait sur la première angoisse. Ce monde en laque et en obsidienne n'acceptait pas plus le chagrin que la pluie. Donc bientôt ma tristesse, je l'oubliai et la laissai en moi s'arranger toute seule comme une tumeur.

Mais il est temps que je vous décrive mon île...

* * *

Vous allez être déçus. Non pas qu'elle ne fût comble des arbres les plus beaux, de ces minéraux qui servent d'étalon pour juger les autres minéraux et sont à eux

Séance 2 :
La vie s'organise
2h

Dominante	Orale
Supports	Extraits <i>Vendredi ou la vie sauvage</i> Extrait de <i>Suzanne et le Pacifique</i> Extraits du film <i>Seul au monde</i>
Objectifs	Donner du sens à sa lecture, Interpréter un texte littéraire, un extrait de film. Confronter des points de vue.
Connaissances	Lexique : nature/culture/société Symbole

Trace écrite : Ces personnages sont devenus mythiques car ils ont pu , par la maîtrise de certaines techniques et grâce à leur force de caractère, survivre, pour le moment. L'homme civilisé ne peut apparemment pas se passer de la modernité.

Supports de la séance 2

Extrait 1 de Seul au monde



Extrait 2 de Seul au monde



Dans une clairière parfaitement plane, Robinson mit à jour sous les herbes un beau tronc de myrte sec, sain et de belle venue qui pourrait faire la pièce maîtresse de son futur bateau. Il se mit aussitôt au travail, non sans continuer à surveiller l'horizon qu'il pouvait voir de son chantier, car il espérait toujours la survenue d'un navire. Après avoir ébranché le tronc, il l'attaqua à la hache pour lui donner le profil d'une poutre rectangulaire. Malgré toutes ses recherches dans *La Virginie*, il n'avait pu trouver ni clous, ni vis, ni vilebrequin, ni même une scie. Il travaillait lentement, soigneusement, assemblant les pièces du bateau comme celles d'un puzzle. Il escomptait que l'eau en faisant gonfler le bois donnerait à la coque une solidité et une étanchéité supplémentaires. Il eut même l'idée de durcir à la flamme l'extrémité des pièces, puis de les arroser après l'assemblage pour mieux les souder dans leur logement. Cent fois le bois se fendit sous l'action soit de l'eau, soit de la flamme, mais il recommençait toujours sans ressentir ni fatigue ni impatience.

Dans ces travaux c'était le manque d'une scie dont Robinson souffrait le plus. Cet outil — impossible à fabriquer avec des moyens de fortune — lui aurait épargné des mois de travail à la hache et au couteau. Un matin, il crut rêver encore en entendant à son réveil un bruit qui ne pouvait être que celui d'un scieur en action. Parfois le bruit s'interrompait, comme si le scieur changeait de bûche, puis il reprenait avec une régularité monotone. Robinson sortit doucement du trou de rocher où il avait l'habitude de dormir, et il avança à pas de loup vers l'endroit d'où provenait le bruit. D'abord il ne vit rien, mais il finit par découvrir au pied d'un palmier un crabe gigantesque qui sciait avec ses pinces une noix de coco serrée dans ses pattes. Dans les branches de l'arbre, à six mètres de haut, un autre crabe cisailait la queue des noix pour les faire tomber. Les deux crabes ne parurent pas du tout gênés par l'arrivée de Robinson et ils poursuivirent tranquillement leur bruyant travail.

Faute de vernis ou même de goudron pour enduire la coque, Robinson entreprit de fabriquer de la glu. Il dut pour cela raser presque entièrement un petit bois de houx qu'il avait repéré dès le début de son travail. Pendant quarante-cinq jours, il débarrassa les arbustes de leur première écorce, et recueillit l'écorce intérieure en la découpant en lanières. Puis il fit longtemps bouillir dans un chaudron ces lanières d'écorce, et il les vit peu à peu se décomposer en un liquide épais et visqueux. Il répandit ce liquide encore brûlant sur la coque du bateau.

L'Évasion était terminée. Robinson commença à rassembler les provisions qu'il embarquerait avec lui. Mais il abandonna bientôt cette besogne en songeant qu'il convenait d'abord de mettre à

l'eau sa nouvelle embarcation pour voir comment elle se comporterait. En vérité il avait très peur de cette épreuve qui allait décider de son avenir. *L'Évasion* allait-elle bien tenir la mer? Serait-elle assez étanche? N'allait-elle pas chavirer sous l'effet de la première vague? Dans ses pires cauchemars, elle coulait à pic à peine avait-elle touché l'eau, et Robinson la voyait s'enfoncer comme une pierre dans des profondeurs vertes...

Enfin il se décida à procéder au lancement de *L'Évasion*. Il constata d'abord qu'il était incapable de traîner sur l'herbe et sur le sable jusqu'à la mer cette coque qui devait bien peser cinq cents kilos. A vrai dire, il avait complètement négligé ce problème du transport du bateau jusqu'au rivage. C'était en partie parce qu'il avait trop lu la Bible, et surtout les pages concernant l'Arche de Noé. Construite loin de la mer, l'arche n'avait eu qu'à attendre que l'eau vînt à elle sous forme de pluie et de ruissellements du haut des montagnes. Robinson avait commis une erreur fatale en ne construisant pas *L'Évasion* directement sur la plage.

Il essaya de glisser des rondins sous la quille pour la faire rouler. Rien ne bougeait, et il parvint tout juste à défoncer l'une des planches de la coque en pesant sur elle avec un pieu qui basculait en levier sur une bûche. Au bout de trois jours d'efforts inutiles, la fatigue et la colère lui brouillaient les yeux. Il songea alors à creuser depuis la mer une tranchée dans la falaise jusqu'à l'emplacement du bateau. Celui-ci pourrait glisser dans cette tranchée et se retrouver ainsi au niveau du rivage. Il se jeta au travail. Puis il calcula qu'il lui faudrait des dizaines d'années de travaux de terrassement pour réaliser ce projet. Il renonça.

lianes entrelacées. Il y enferma des chevreaux très jeunes qui y attirèrent leurs mères par leurs cris. Robinson libéra ensuite les petits et attendit plusieurs jours. Alors les pis gonflés de lait commencèrent à faire souffrir les chèvres qui se laissèrent traire avec empressement.

L'examen des sacs de riz, de blé, d'orge et de maïs qu'il avait sauvés de l'épave de *La Virginie* réserva à Robinson une lourde déception. Les souris et les charençons en avaient dévoré une partie dont il ne restait plus que de la balle mélangée à des crottes. Une autre partie était gâtée par l'eau de pluie et de mer. Il fallut trier chaque céréale grain par grain, un travail de patience long et fatigant. Mais Robinson put ensemercer quelques acres de prairie qu'il avait auparavant brûlées et ensuite labourées avec une plaque de métal provenant de *La Virginie* et dans laquelle il avait pu percer un trou assez large pour y introduire un manche.

Ainsi Robinson en créant un troupeau domestique et un champ cultivé avait commencé à civiliser son île, mais ce n'était encore qu'une œuvre fragile et limitée, et il avait souvent la révélation que l'île restait une terre sauvage et hostile. C'est ainsi qu'un matin il surprit un vampire accroupi sur un cheveau qu'il était en train de vider de son sang. Les vampires sont des chauves-souris géantes pouvant atteindre jusqu'à soixante-quinze centimètres d'envergure qui s'abattent doucement la nuit sur le dos des bêtes endormies et sucent leur sang. Une autre fois alors qu'il cueillait des coquillages sur des rochers à moitié recouverts d'eau, Robinson reçut un jet d'eau en pleine figure. Un peu étourdi par le choc, il fit quelques pas, mais fut arrêté par un second jet qui l'attei-

gnit encore au visage. Il finit par découvrir dans un trou de rocher une petite pieuvre grise qui avait l'étonnante faculté d'envoyer par sa bouche des projections d'eau avec une extraordinaire précision.

Un jour qu'il avait cassé sa bêche et laissé échapper sa meilleure chèvre laitière, Robinson céda au découragement. Il reprit le chemin de la souille. Là il ôta ses vêtements et se laissa glisser dans la boue tiède. Aussitôt les vapeurs empoisonnées de l'eau croupie où tournoyaient des nuages de moustiques l'enveloppèrent et lui firent perdre la notion du temps. Il oublia l'île avec ses vautours, ses vampires et ses pieuvres. Il se croyait redevenu un tout petit enfant chez son père qui était drapier à York; il croyait entendre les voix de ses parents et de ses frères et sœurs. Il comprit ainsi que le danger de la paresse, du découragement et du désespoir le menaçait toujours, et qu'il devait travailler sans relâche pour y échapper.

Le maïs dépérit complètement, et les pièces de terre où Robinson l'avait semé furent à nouveau envahies par les chardons et les orties. Mais l'orge et le blé prospéraient, et il éprouvait la première joie que lui eût donnée Speranza en caressant de la main les jeunes tiges souples et tendres. Lorsque fut venu le temps de la moisson, il chercha ce qui pourrait lui tenir lieu de faucille ou de faux et ne trouva finalement qu'un vieux sabre d'abordage qui décorait la cabine du commandant et qu'il avait rapporté avec les autres épaves. Il voulut d'abord procéder méthodiquement, pas à pas, comme il avait vu faire les paysans de la campagne chez lui. Mais à manier cette arme héroïque, il fut pris par une sorte d'ardeur belliqueuse, et il avança

CHARTRE DE L'ILE DE SPERANZA COMMENCÉE LE 1000^e JOUR DU CALENDRIER LOCAL

Article 1^{er} : Robinson Crusoé, né à York, le 19 décembre 1737, est nommé gouverneur de l'île de Speranza, située dans l'océan Pacifique, entre les îles Juan Fernandez et la côte orientale du Chili. En cette qualité il a tous pouvoirs pour légiférer sur l'ensemble du territoire insulaire et de ses eaux territoriales.

Article 2 : Les habitants de l'île sont tenus de penser à haute voix.

(En effet, parce qu'il n'avait personne à qui parler, Robinson craignait de perdre l'usage de la parole. Déjà il éprouvait quand il voulait parler un embarras de la langue, comme s'il avait bu un peu trop de vin. Désormais il avait l'obligation de parler sans arrêt, aux arbres, aux pierres, aux nuages, mais bien entendu aussi aux chèvres et à Tenn.)

Article 3 : Le vendredi est jeûné.

Article 4 : Le dimanche est chômé. A dix-neuf heures, le samedi, tout travail doit cesser dans l'île, et les habitants doivent revêtir leurs meilleurs vêtements pour le dîner. Le dimanche matin à dix heures, ils se réuniront dans le temple pour la prière. (Dans ces lois, Robinson ne pouvait pas s'empêcher de faire comme si l'île avait de nombreux habitants. En effet, il lui paraissait absurde de faire des lois pour un homme seul. Et puis il se disait que peut-être, un jour, le hasard lui amènerait un ou plusieurs compagnons...)

gouverneur où il se remit à la rédaction des lois de Speranza.

Article 6 : L'île de Speranza est déclarée place fortifiée. Elle est placée sous le commandement du gouverneur qui prend le grade de général. Le couvre-feu est obligatoire une heure après le coucher du soleil...

Durant les mois qui suivirent, Robinson éleva autour de sa maison et de l'entrée de la grotte une enceinte à créneaux dont l'accès était lui-même défendu par un fossé de deux mètres de large et de trois mètres de profondeur. Les deux fusils et le pistolet étaient posés — chargés — sur le bord des trois créneaux du centre. En cas d'attaque, Robinson pourrait faire croire aux assaillants qu'il n'était pas le seul défenseur de la forteresse. Le sabre d'abordage et la hache étaient également à portée de la main, mais il était peu probable qu'un corps à corps se produisît, car il sema de pièges l'approche du fossé. Ce fut d'abord une série d'entonnoirs disposés en quinconce au fond desquels était planté un pieu aiguisé au feu et que recouvraient des touffes d'herbe posées sur une mince claie de joncs. Ensuite il enfouit dans le sol à l'orée de la forêt, là où logiquement d'éventuels assaillants se rassembleraient avant d'attaquer, deux tonneaux de poudre qu'un cordon d'étoupe permettait de faire exploser à distance. Enfin il fit en sorte que la passerelle qui permettait de franchir le fossé fût mobile et qu'on pût la manœuvrer de l'intérieur de la forteresse.

Chaque soir, avant de sonner le couvre-feu avec sa trompe, il faisait une ronde, accompagné de Tenn qui paraissait avoir compris le danger qui menaçait Speranza et ses habitants. Puis on procé-

Robinson ne cessait d'organiser et de civiliser son île, et de jour en jour il avait davantage de travail et des obligations plus nombreuses. Le matin par exemple, il commençait par faire sa toilette, puis il lisait quelques pages de la Bible, ensuite il se mettait au garde-à-vous devant le mât où il faisait ensuite monter le drapeau anglais. Puis avait lieu l'ouverture de la forteresse. On faisait basculer la passerelle par-dessus le fossé et on dégageait les issues bouchées par les rochers. La matinée commençait par la traite des chèvres, ensuite il fallait visiter la garenne artificielle que Robinson avait établie dans une clairière sablonneuse. Là, il cultivait des navets sauvages, de la luzerne et un carré d'avoine pour retenir une famille de lièvres chiliens qui vivaient sans cela dispersés dans l'île. C'était ce qu'on appelle des *agoutis*, des lièvres hauts sur pattes, très gros et avec des oreilles courtes.

Plus tard, il vérifiait le niveau des viviers d'eau douce où prospéraient des truites et des carpes. A

la fin de la matinée, il mangeait rapidement avec Tenn, faisait une petite sieste et se mettait en grand uniforme de général pour remplir les obligations officielles de l'après-midi. Il devait faire le recensement des tortues de mer qui avaient chacune leur numéro de matricule, inaugurer un pont de lianes audacieusement jeté par-dessus un ravin de cent pieds de profondeur en pleine forêt tropicale, achever la construction d'une hutte de fougères à la lisière de la forêt bordant le rivage de la baie qui serait un excellent poste d'affût pour surveiller la mer sans être vu, et une retraite d'ombre verte et fraîche pendant les heures les plus chaudes de la journée.

Souvent Robinson en avait assez de tous ces travaux et de toutes ces obligations. Il se demandait à quoi et à qui cela servait, mais aussitôt il se souvenait des dangers de l'oisiveté, de la souille des pécaris où il risquait de retomber s'il cédait à la paresse, et il se remettait activement au travail.

Les mois passaient. J'avais vite appris à compter par lunes. Je me réjouissais des pleines lunes comme d'un salaire, comme chez nous des fins de mois, heureuse d'avoir roulé de mes yeux cette boule à la maturité. Mais déjà j'étais à l'étroit dans ces époques trop petites. Ce désir trimestriel de vagabondage qui me poussait autrefois aux couturières, aux modistes, je lui obéissais encore, c'était le désir de saison ; mais je n'arrivais pas à en découvrir. Rien dans l'île qui m'eût permis encore de distinguer un automne ou un hiver. Parfois une frange rose aux feuilles d'un arbre semblait indiquer un arrière-printemps, un été à sa fin, mais l'arbre voisin n'en était que plus vert. Parfois la lune était mince et transparente, on voyait les étoiles au travers comme en été, mais le soleil n'était pas d'un degré plus fort, et tous deux ne vivaient pas ici aux dépens l'un de l'autre. On avait déposé au pied de chaque arbuste une année entière qu'il consommait lentement à sa guise. Je crus découvrir qu'une sorte de tilleul perdait son feuillage ; je m'en réjouissais ; ainsi je verrais du moins des bourgeons pousser, des rameaux verdir : je venais chaque jour ramasser chaque feuille, j'allumais le feu à leur tas, de cette loupe qui me faisait voir toujours deux ou trois fois grandeur nature l'objet que j'allais détruire ; je pus une minute voir une feuille morte trois fois plus grande, un automne trois fois plus grand que ceux d'Europe... mais bientôt je compris le malentendu, l'arbre était mort pour toujours. Pas de saisons. Je cherchais leurs traces des heures entières, dans les collines, dans les gazons, obtenant une minute un faux printemps grâce à mille perruches d'un vert nouveau sur un bosquet, un faux hiver toute une nuit grâce au faux givre de la nacre... mais désorientée

dans ma marche et mes promenades, comme si l'on m'avait enlevé, avec elles quatre, mes quatre points cardinaux.

La classe est divisée en 3 groupes*

Consigne :

Renseignez le tableau suivant selon vos supports respectifs en veillant à toujours justifier vos réponses et en citant le texte ou en ciblant des éléments concrets du film.

	<i>Vendredi ou la vie sauvage (3 sous-groupes) p 21 à 24/ P 33, 51 et 52/ et p 32, 38 et 43.</i>	<i>Seul au monde</i>	<i>Suzanne ou le pacifique</i>
Comment le protagoniste occupe-t-il ses journées?	Robinson s'occupe en travaillant et en civilisant son île.	Cherche à se nourrir, tente de récupérer tout comme Robinson, ce que rejette la mer de l'épave de l'avion, et surtout, se crée un compagnon d'infortune, Wilson.	Observation de la nature
Dans quel but?	Répondre à ses besoins, ne pas rester oisif	Répondre à ses besoins	Profiter des lieux
Quelle dimension symbolique peut-on percevoir dans ces extraits?	L'homme moderne a une tendance à reproduire le modèle de société dont il est issu. Sans ce modèle, il semble perdu. C'est aussi dire que ce modèle est forcément le bon. (La charte de l'île)	Difficultés de l'homme à appréhender la nature sans le modernisme. Retour aux sources semble laborieux.	Plaisir du retour à une vie bucolique , plénitude à vivre en osmose avec la nature.

Séance 3 :
La vie solitaire
1h30

Dominante	Écriture
Supports	Extraits de <i>Vendredi ou la vie sauvage</i> . Extraits de <i>Suzanne et le pacifique</i>
Objectif	Comparer deux visions opposées d'une même situation. S'impliquer dans un débat, présenter son opinion,.

Trace écrite : Chaque personnage appréhende à sa manière la solitude : soit par le travail, soit en se réfugiant dans une grotte symbolisant le ventre maternel comme le fait Robinson, soit en profitant de la nature, de sa beauté et de toutes les libertés engendrées par l'absence de toutes contraintes, comme le fait Suzanne.

Pendant les heures les plus chaudes de l'été, les sangliers et leurs cousins d'Amérique du Sud, les pécaris, ont l'habitude de s'enfouir le corps dans certains marécages de la forêt. Ils battent l'eau du marécage avec leurs pattes jusqu'à ce qu'elle forme une sorte de boue très liquide, puis ils s'y enfouissent en ne laissant passer que leur tête, et se trouvent ainsi à l'abri de la chaleur et des moustiques.

Découragé par l'échec de *L'Évasion*, Robinson avait eu l'occasion de suivre un jour un troupeau de pécaris qu'il avait vus s'enfouir ainsi dans leur souille. Il était si triste et si fatigué qu'il avait eu envie de faire comme ces animaux. Il avait enlevé ses vêtements, et il s'était laissé glisser dans la boue fraîche, en ne laissant passer à la surface que son nez, ses yeux et sa bouche. Il passait des journées entières, couché ainsi au milieu des lentilles d'eau, des nénuphars et des œufs de grenouilles. Les gaz qui se dégageaient de l'eau croupie lui troublaient l'esprit. Parfois il se croyait encore dans sa famille

à York, il entendait les voix de sa femme et de ses enfants. Ou bien il s'imaginait être un petit bébé dans un berceau, et il prenait les arbres que le vent agitait au-dessus de sa tête pour des grandes personnes penchées sur lui.

Quand il s'arrachait le soir à la boue tiède, la tête lui tournait. Il ne pouvait plus marcher qu'à quatre pattes, et il mangeait n'importe quoi le nez au sol, comme un cochon. Il ne se lavait jamais, et une croûte de terre et de crasse séchées le couvrait des pieds à la tête.

Un jour qu'il broutait une touffe de cresson dans une mare, il crut entendre de la musique. C'était comme une symphonie du ciel, des voix d'anges accompagnées par des accords de harpe. Robinson pensa qu'il était mort et qu'il entendait la musique du paradis. Mais en levant les yeux, il vit pointer une voile blanche à l'est de l'horizon. Il se précipita jusqu'au chantier de *L'Évasion* où traînaient ses outils et où il retrouva son briquet. Puis il courut vers l'eucalyptus creux, enflamma un fagot de branches sèches, et le poussa dans la gueule qu'ouvrait le tronc au ras du sol. Un torrent de fumée âcre en sortit aussitôt, mais le feu parut tarder à prendre.

D'ailleurs à quoi bon? Le navire se dirigeait droit sur l'île. Bientôt il allait jeter l'ancre à proximité de la plage, et une chaloupe allait s'en détacher. Avec des rires de fou, Robinson courait en tous sens à la recherche d'un pantalon et d'une chemise qu'il finit par retrouver sous la coque de *L'Évasion*. Puis il courut vers la plage, tout en se griffant le visage pour démêler la barbe et les cheveux qui lui faisaient un masque de bête. Le navire était tout près maintenant, et Robinson le voyait distinctement incliner gracieusement toute sa voi-

lure vers les vagues crêtées d'écume. C'était un de ces galions espagnols qui rapportaient autrefois, à travers l'Océan, l'or, l'argent et les gemmes du Mexique. A mesure qu'il approchait, Robinson distinguait une foule brillante sur le pont. Une fête paraissait se dérouler à bord. La musique provenait d'un petit orchestre et d'un chœur d'enfants en robes blanches groupés sur le gaillard d'arrière. Des couples dansaient noblement autour d'une table chargée de vaisselle d'or et de cristal. Personne ne paraissait voir le naufragé, ni même le rivage que le navire longeait maintenant après avoir viré de bord. Robinson le suivait en courant sur la plage. Il hurlait, agitait les bras, s'arrêtait pour ramasser des galets qu'il lançait dans sa direction. Il tomba, se releva, tomba encore. Le galion arrivait maintenant au bout de la plage où commençait une région de dunes de sable. Robinson se jeta à l'eau et nagea de toutes ses forces vers le navire dont il ne voyait plus que le château arrière drapé de brocart. A l'une des fenêtres pratiquées dans l'encorbellement, une jeune fille était accoudée et souriait tristement vers lui. Robinson connaissait cette enfant, il en était sûr. Mais qui, qui était-ce? Il ouvrit la bouche pour l'appeler. L'eau salée envahit sa gorge. Ses yeux ne virent plus que de l'eau verte où fuyait une petite raie à reculons...

Une colonne de flamme le tira de son évanouissement. Comme il avait froid! Là-haut, sur la falaise, l'eucalyptus flambait comme une torche dans la nuit. Robinson se dirigea en titubant vers cette source de lumière et de chaleur.

Il passa le reste de la nuit recroquevillé dans les herbes, le visage tourné vers le tronc incandescent, et il se rapprochait du foyer à mesure que sa chaleur diminuait. Vers les premières heures de l'aube,

il parvint enfin à identifier la jeune fille du galion. C'était sa propre sœur, Lucy, morte plusieurs années avant son départ. Ainsi ce bateau, ce galion — type de navire qui avait d'ailleurs disparu des mers depuis plus de deux siècles — *n'existait pas*. C'était une hallucination, un produit de son cerveau malade.

Robinson comprit enfin que les bains dans la souille et toute cette vie paresseuse qu'il menait étaient en train de le rendre fou. Le galion imaginaire était un sérieux avertissement. Il fallait se ressaisir, travailler, prendre son propre destin en main.

Il tourna le dos à la mer qui lui avait fait tant de mal en le fascinant depuis son arrivée sur l'île, et il se dirigea vers la forêt et le massif rocheux.

Chaque soir, avant de sonner le couvre-feu avec sa trompe, il faisait une ronde, accompagné de Tenn qui paraissait avoir compris le danger qui menaçait Speranza et ses habitants. Puis on procé-

43

dait à la fermeture de la forteresse. Des blocs de pierre étaient roulés à des emplacements calculés afin que d'éventuels assaillants fussent obligés de se diriger vers les entonnoirs. La passerelle-pont-levis était retirée, on barricadait toutes les issues, et le couvre-feu était sonné. Alors Robinson préparait le dîner, mettait le couvert dans sa belle maison, et se retirait dans la grotte. Il en ressortait quelques minutes plus tard, lavé, parfumé, peigné, la barbe taillée, vêtu de son habit de général. Enfin à la lueur d'un candélabre hérissé de baguettes enduites de résine, il dînait lentement sous le regard passionné et attentif de Tenn.

Enfin il se decida a se lever et a se diriger vers le fond de la grotte. Il n'eut pas à tâtonner longtemps pour trouver ce qu'il cherchait : l'orifice d'une cheminée verticale et fort étroite. Il fit aussitôt quelques tentatives pour s'y laisser glisser. Les parois du boyau étaient lisses comme de la chair,

mais le trou était si étroit qu'il y demeurait prisonnier à mi-corps. Alors il eut l'idée d'enlever tous ses vêtements et de se frotter tout le corps avec le lait caillé qui restait au fond du pichet. Puis il plongea tête la première dans le goulot, et, cette fois, il glissa lentement mais régulièrement, comme une grenouille dans le gosier du serpent qui l'avale.

Il arriva mollement dans une sorte de niche tiède dont le fond avait exactement la forme de son corps accroupi. Il s'y installa, recroquevillé sur lui-même, les genoux remontés au menton, les mollets croisés, les mains posées sur les pieds. Il était si bien ainsi qu'il s'endormit aussitôt. Quand il se réveilla, quelle surprise! *L'obscurité était devenue blanche autour de lui!* Il n'y voyait toujours rien, mais il était plongé dans du blanc et non plus dans du noir! Et le trou où il était ainsi tapi était si doux, si tiède, si blanc qu'il ne pouvait s'empêcher de penser à sa maman. Il se croyait dans les bras de sa maman qui le berçait en chantonnant. Son père était un homme petit et maladif, mais sa mère était une grande femme, forte et calme, qui ne se fâchait jamais, mais qui devinait toujours la vérité rien qu'à regarder ses enfants.

Un jour qu'elle était au premier étage avec tous ses enfants et que le père était absent, le feu se déclara dans le magasin du rez-de-chaussée. La maison était très vieille et toute en bois, et le feu s'y propagea avec une vitesse effrayante. Le petit drapier était revenu en hâte, et il se lamentait et courait en tous sens dans la rue en voyant brûler sa maison avec sa femme et ses enfants. Tout à coup, il vit son épouse sortir tranquillement d'un torrent de flammes et de fumée avec tous ses enfants qu'elle portait sur ses épaules, dans ses bras, sur son dos, pendus à son tablier. C'était ainsi que

Robinson redescendit plus d'une fois dans le trou de la grotte pour y retrouver la paix merveilleuse de son enfance. Il avait pris l'habitude d'arrêter chaque fois la clepsydre, parce qu'il n'y avait plus d'heure, ni d'emploi du temps au fond de la grotte. Mais il était troublé, et il se demandait si ce n'était pas la paresse qui l'y attirait, comme autrefois elle l'avait fait descendre dans la souille.

Vendredi ou la vie sauvage.

pour des hommes, qui du moins ne virent pas, je me mis nue.

Ce n'est pas vrai qu'alors je voulus mourir de faim. Que je m'étendis le corps dans l'eau, pour mourir aussi noyée. Que je laissai ma tête hors de la mer, contre un caillou, pour mourir aussi d'insolation. Que je pensai à tout ce qu'il y a de plus vil et de plus bas dans le monde, pour mourir aussi d'indignité. Que j'ouvris autour de moi toutes les morts comme des tuyaux à gaz, et j'attendis. Mais toutes les morts s'écartèrent, appelées vers des besognes plus riches loin de cette enfant seule. Le soleil disparut. La mer se retira. Tout le ciel me donna soudain des nouvelles d'Europe : sur la nuit de grosses étoiles poilues tremblotaient, comme, sur le parapluie du camelot près de la Brasserie Universelle, les fausses araignées en laiton... Dieu me promit que je repasserais près de là, côtoyée par des autobus... Dieu me promit qu'un jour, dans ce magasin près de la Madeleine, j'irais acheter pour mes enfants de fausses araignées, de fausses sauterelles, des cigares qui éclatent... J'étais sauvée...

Ce n'est pas vrai que j'usais mes jours à me poncer les jambes et à les frotter d'une poudre de nacre qui les rendait d'argent même sous les rayons du soleil. Bientôt ce fut mon corps entier. Je n'avais plus qu'un grand chapeau ou une ombrelle. Après les quelques mois où le plus confiant s'entête à vivre en naufragé, toujours sur la grève, mesurant de l'œil les arbres comme de futurs bateaux, m'obstinant à chercher des hameçons pour ces truites qui se laissaient prendre à la main et des pièges pour ces oiseaux qui ne savaient pour vous éviter, comme en Europe sur votre fusil, que se poser sur votre bras même, je renonçai à être autre

chose qu'une oisive et une milliardaire. Je tendis des écrans de plumes de cocotiers à cocotiers, y attachant parfois pour quelques heures des oiseaux vivants, car les plumes des plus beaux s'assombrissaient une fois tombées. J'eus des centaines d'énormes perles que je pêchais à la plongée, que je ne savais pas percer et que je portais au cou et aux genoux comme des billes dans de petits filets. J'avais des parfums de résine fraîche mêlée aux pollens ; des lotions obtenues de mon arbre à sucre ; toujours trop capiteuses, mais, une fois enduite dans l'eau de la source et puis séchée par le soleil, j'étais certainement ce qui sentait le meilleur de l'archipel entier... J'avais mes onze poudres de riz, celle qui me rendait scintillante, de nacre pilée ; celle qui m'assombrissait ; celle qui me teignait de rouge ; celle, plus chair, que j'eusse mise à Limoges pour le bal du préfet, et je me séchais dans de grandes feuilles d'un bananier gris comme dans du buvard... Européenne sacrilège, tout ce par quoi des Polynésiens honorent leurs morts, je le faisais à moi-même. Ces châteaux de bois au faite des arbres où se consomment leurs cadavres, je m'y étendais, remuante, sujet d'étonnement pour de petits éperviers venus d'îles où l'on mourait ; je m'enduisais d'huile de palme et de mica, et tous ces honneurs et soins qui calment les fantômes, j'en étais moi-même adoucie. Si je me négligeais un jour, par chagrin, mon fard s'écaillait vite, et mes plus petites tristesses semblaient des sorties d'orgie, mais cela passait vite. Et enfin vint le premier soir où, de calme, j'allai dormir dans le centre de l'île, au lieu de m'étendre près de la mer parallèle à je ne sais lequel de ses mouvements, juste au centre de l'île, sacrifiant par paresse la moitié des hasards d'un sauvetage...

* * *

Tous les jours maintenant je contournais l'île à la nage jusqu'au point d'où j'avais à la traverser dans toute sa largeur pour revenir au promontoire. Avant d'avoir franchi la zone de sable et de corail, j'étais déjà sèche. Puis venaient les cocotiers et cinq minutes d'ombre. Je faisais un détour pour aller appuyer ma main, les cinq doigts grands ouverts, dans cinq petits rameaux écartés de la même branche, qui formaient à s'y méprendre une main, avec phalanges et phalangettes, car tout ce qui ressemblait dans l'île à un être de ma race, j'en avais maintenant l'inventaire... Puis venait la plaine, coupée de trois ruisseaux, avec les secteurs alternés de gazons et de catleyas, semés de champs de tournesols pareils à nos topinambours où tous les perroquets prenaient leur pâture, les plus gourmands se précipitant, les ailes déployées, pour manger à même les soleils. Confondues autour d'un seul disque jaune, toutes les couleurs parfois de l'arc-en-ciel, chacune avec son cri. Puis, une fois contourné le balivier brisé par la foudre qui ressemblait à une statue d'homme, presque à un homme, après les petits marais taillés en plein corail d'où montaient en jets d'eau, avec un oiseau voltigeant au-

dessus au lieu d'un œuf, des orchidées hautes de dix mètres, une sorte de pré où mes pas étaient étouffés, où les oiseaux se taisaient, où les innombrables fleurs étaient sans parfum, et qui me donnait, surtout à moi si nue et si poudrée de nacre, un sentiment d'inexistence ou de champ des enfers. Des lutttes sans bruit, et presque immobiles, et entre animaux que rien, même la haine, ne semblait devoir assembler, des oiseaux-mouches en débat avec des araignées, de petites oies le bec pris entre les lèvres de grenouilles géantes, des crabes de palmier enlaçant des couleuvres. C'est près de là que d'un tronc lisse sortait une branche, une hanche de femme entière, toujours au soleil, chaude comme si la métamorphose venait juste d'avoir lieu, et je la caressais, un peu curieuse, comme si venait d'avoir lieu, à cette place, la faute qui vous change en arbre : l'attaque par des dieux lascifs ou l'accès d'un trop grand orgueil. C'était l'endroit aussi où le bruit des cascades était devenu égal au bruit de la mer sur les récifs, et la forêt s'ouvrait par mille trous dorés comme un gâteau de miel. J'y pénétrais, inconsciemment, par celui d'où je voyais sortir le plus gros oiseau. Je marchais sur des catleyas quatre ou cinq fois plus larges qu'en Europe, mous et cassants sous mes pieds comme des cèpes. Je me hâtais suivant une liane de glycine, et arrivais par elle à des clairières de jasmins et de passeroles où j'aspirais de tout mon souffle, comme si c'était cela l'air, des parfums violents à tuer. Chacune était un cimetière, là un arbre au pied duquel étaient les cadavres d'énormes pies-grièches ; là, un cercle de gazon sur lequel finissaient leur vie, après mille ans de voyages de l'un à l'autre pôle, les tortues. Il y en avait des dizaines, dont seules subsistaient les carapaces, toutes de même exacte grandeur, toutes mortes

au même âge. L'œil, le vrai œil humain encastré dans le mancenillier, avec l'iris percé par moi, contemplait tout cela... Enfin la clairière centrale, avec de petits aigles dormant parés de deux taches aux épaules et qui semblaient des scarabées ; avec des paonnes tristes gardant à peine autour du cou un peu de cette braise qui inondait au printemps tous les paons de mon île... avec ce rocher d'où tombaient les lichens en chevelures de femmes ; avec, à mes pieds, des morceaux de bois pourris qui avaient l'air de mâchoires, d'arcades sourcilières, de coudes humains... Tout cela n'était point seulement imagination. J'ai vu depuis les noms donnés par les savants à ces apparences humaines ; l'œil de bois fut bien nommé par Littré *nodus oculus* ; le lichen *capilla Irenei* par Buffon, et ces deux fûts lisses et courbés, sur lesquels j'allais m'asseoir, dont j'enlaçais le haut tronc, Blaringhem les dénomma *osculus Rodini*... C'est de là que j'apercevais, lancés au-dessus de la forêt comme des torches échangées par des jongleurs, les oiseaux de paradis...

* * *

Telle était mon île, trop scintillante, avec des jours où la nacre, les coquillages étaient faits au Brasso ou au Faineuf, et tremblante parfois de petits tremblements de terre, quand un corail poussait plus vite que les autres ou que trois madrépores discutaient. Toutes ces couleurs, tous ces catleyas géants buvaient ma solitude et ma tristesse comme un buvard. Si bien qu'il me semblait souvent non pas être égarée, mais être morte. Mais avoir commencé cette migration qui vous entraîne d'astre en astre en modifiant vos molécules. Sur une étoile de

millième grandeur, de quatre à cinq kilomètres, j'étais devenue fille-oiseau. Déjà pour dormir je me surprenais à mettre ma tête sous mon bras, et il ne me restait plus guère, de la contradiction humaine, que de me sentir, le jour, plutôt sœur des oiseaux de nuit, la nuit, sœur des oiseaux de jour.

Travail individuel et noté

Consigne :

Renseignez le tableau en veillant à toujours justifier vos réponses et en citant le texte.

	<i>Vendredi ou la vie sauvage</i>	<i>Suzanne ou le pacifique</i>
Comment le personnage principal vit-il sa solitude?	Robinson se sent devenir fou; Il lutte contre lui-même soit en travaillant soit en se réfugiant dans une grotte.	Suzanne se sent revivre dans cet Éden.
Quelle dimension symbolique peut-on percevoir dans ces extraits?	Le travail est présenté comme une échappatoire à la folie. La grotte symbolise le ventre de la mère	Ce paradis symbolise une certaine forme de liberté et une symbiose avec la nature, vision épicurienne.
Et vous, dans la même situation, comment réagiriez-vous?		

Pour cette séance, les élèves effectuent tout d'abord un travail de lecture et d'analyse (questions du tableau mais non présentées de la sorte aux élèves), qui mènera à une production écrite dans laquelle chacun présentera son opinion et s'impliquera dans son propos)

Séance 4
La vie en communauté
2h

Dominante	Travail en groupe (brouillon) / orale/ prise de notes
Supports	Extraits de <i>Vendredi ou la vie sauvage</i> <i>Sa majesté des mouches</i>
Objectif	Analyser le comportement de l'homme , appréhender le rapport de domination
connaissances	Le retournement de situation Le rapport de force

Trace écrite : L'homme, par réflexe, ou à priori de manière innée veut dominer autrui mais il demeure capable de réflexion et même d'auto-analyse.

Robinson s'était longtemps demandé comment il appellerait l'Indien. Il ne voulait pas lui donner un nom chrétien aussi longtemps qu'il ne serait pas baptisé. Il décida finalement de lui donner le nom du jour où il l'avait recueilli. C'est ainsi que le second habitant de l'île s'appela *Vendredi*.

Quelques mois plus tard, Vendredi avait appris assez d'anglais pour comprendre les ordres de son maître. Il savait aussi défricher, labourer, semer, herser, repiquer, sarcler, faucher, moissonner, battre, moudre, pétrir et cuire le pain. Il savait traire les chèvres, faire du fromage, ramasser les œufs de tortue, en faire une omelette, raccommoder les vêtements de Robinson et cirer ses bottes. C'était devenu un serviteur modèle. Le soir, il endossait une livrée de laquais et assurait le service du dîner du gouverneur. Puis il bassinait son lit avec une boîte en fer remplie de braises. Enfin il allait s'étendre sur une litière qu'il tirait contre la porte de la maison et qu'il partageait avec Tenn.

Robinson, lui, était content parce qu'il avait enfin quelqu'un à faire travailler, et à qui il pouvait

tout enseigner de la civilisation. Vendredi savait maintenant que tout ce que son maître lui ordonnait était bien, que tout ce qu'il lui défendait était mal. Il est mal de manger plus que la portion prévue par Robinson. Il est mal de fumer la pipe, de se promener tout nu et de se cacher pour dormir quand il y a du travail. Vendredi avait appris à être soldat quand son maître était général, enfant de chœur quand il priait, maçon quand il construisait, porteur quand il voyageait, rabatteur quand il chassait, et à balancer le chasse-mouches au-dessus de sa tête quand il dormait.

Robinson avait une autre raison d'être content. Il savait maintenant que faire de l'or et des pièces de monnaie qu'il avait sauvées de l'épave de *La Virginie*. Il payait Vendredi. Un demi-souverain d'or par mois. Avec cet argent, Vendredi achetait de la nourriture en supplément, des petits objets d'usage courant venant aussi de *La Virginie*, ou tout simplement une demi-journée de repos — la journée entière ne pouvait être achetée. Il s'était fait un hamac entre deux arbres où il passait tout son temps libre.

Le dimanche était naturellement le plus beau jour de la semaine. Le matin, le gouverneur se faisait apporter par son serviteur une sorte de canne qui ressemblait à la fois au sceptre d'un roi et à la crosse d'un évêque, et, abrité sous une ombrelle en peau de chèvre que Vendredi portait derrière lui, il marchait majestueusement dans toute l'île, inspectant ses champs, ses rizières et ses vergers, ses troupeaux et ses constructions en cours. Il félicitait ou blâmait, donnait des ordres pour la semaine prochaine, faisait des projets pour les années à venir. Puis c'était le déjeuner, plus long et plus succulent qu'en semaine. L'après-midi, Vendredi

La vie reprit son cours tant bien que mal. Robinson faisait toujours semblant d'être le gouverneur et le général de l'île. Vendredi faisait semblant de travailler durement pour entretenir la civilisation dans l'île. Il n'y avait que Tenn qui ne faisait pas semblant de faire la sieste toute la journée. En vieillissant, il devenait de plus en plus gros et lent.

Vendredi, lui, avait trouvé un nouveau passe-temps. Il avait découvert la cachette où Robinson dissimulait le barillet à tabac et la longue pipe en porcelaine du capitaine van Deyssel. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il allait fumer une pipe dans la grotte. Si Robinson le découvrait, il le punirait sans doute lourdement, parce qu'il n'y avait presque plus de tabac. Fumer était un plaisir que Robinson ne s'accordait plus que très rarement, dans les grandes occasions.

Robinson réfléchissait en regardant la lune entre les branches noires du cèdre. Ainsi toute l'œuvre qu'il avait accomplie sur l'île, ses cultures, ses élevages, ses constructions, toutes les provisions qu'il avait accumulées dans la grotte, tout cela était perdu par la faute de Vendredi. Et pourtant il ne lui en voulait pas. La vérité, c'est qu'il en avait assez depuis longtemps de cette organisation ennuyeuse et tracassière, mais qu'il n'avait pas le courage de la détruire. Maintenant, ils étaient libres tous les deux. Robinson se demandait avec curiosité ce qui allait se passer, et il comprenait que ce serait désormais Vendredi qui mènerait le jeu.

Vendredi commença leur nouvelle vie par une longue période de siestes. Il passait des journées entières dans le hamac de lianes tressées qu'il avait tendu entre deux palmiers au bord de la mer. Il bougeait si peu que les oiseaux venaient se poser dans les arbres tout près de lui. Alors il tirait sur eux avec sa sarbacane, et, le soir, il faisait rôtir avec Robinson le produit de cette sorte de chasse, certainement la méthode la plus paresseuse qui existât.

De son côté, Robinson avait commencé à se transformer complètement. Avant il portait des cheveux très courts, presque ras, et au contraire une grande barbe qui lui donnait un air de grand-père. Il coupa sa barbe — qui avait été d'ailleurs déjà abîmée par l'explosion — et il laissa pousser ses cheveux qui formèrent des boucles dorées sur toute sa tête. Du coup il paraissait beaucoup plus jeune, presque le frère de Vendredi. Il n'avait plus

du tout la tête d'un gouverneur et encore moins d'un général.

Son corps aussi s'était transformé. Il avait toujours craint les coups de soleil, d'autant plus qu'il était roux. Quand il devait rester au soleil, il se couvrait des pieds à la tête, mettait un chapeau et n'oubliait pas de surcroît sa grande ombrelle en peau de chèvre. Aussi il avait une peau blanche et fragile comme celle d'une poule plumée.

Encouragé par Vendredi, il commença à s'exposer nu au soleil. D'abord il avait été tout recroquevillé, laid et honteux. Puis il s'était épanoui. Sa peau avait durci et avait une teinte cuivrée. Il était fier maintenant de sa poitrine bombée et de ses muscles saillants. Il s'exerçait avec Vendredi à toutes sortes de jeux. Ils faisaient la course sur le sable, ils se défiaient à la nage, au saut en hauteur, au lancer des bolas. Robinson avait appris également à marcher sur les mains, comme son compagnon. Il faisait « les pieds au mur » contre un rocher, puis il se détachait de ce point d'appui et partait lourdement, encouragé par les applaudissements de Vendredi.

Mais surtout il regardait faire Vendredi, il l'observait, et il apprenait grâce à lui comment on doit vivre sur une île déserte du Pacifique.

Par exemple, Vendredi passait de longues heures à confectionner des arcs et des flèches. Il tailla d'abord des arcs *simples* dans les bois les plus souples, comme le noisetier, le santal, l'amarante ou le copaïba. Puis selon la technique chilienne, il fabriqua des arcs composites — formés de plusieurs pièces — plus puissants et plus durables. Sur un arc simple, il ligaturait des lamelles de cornes de boucs qui ajoutaient leur propre élasticité à celle du bois.

Pourtant, c'est à propos d'un plat cuisiné que pour la première fois Robinson et Vendredi se disputèrent. Autrefois — avant l'explosion — il ne pouvait pas y avoir de dispute entre eux. Robinson était le maître. Vendredi n'avait qu'à obéir. Robinson pouvait réprimander, ou même battre Vendredi. Maintenant, Vendredi était libre. Il était l'égal de Robinson. Aussi ils pouvaient se fâcher l'un contre l'autre.

C'est ce qui arriva lorsque Vendredi prépara dans un grand coquillage une quantité de rondelles de serpent avec une garniture de sauterelles. Depuis plusieurs jours d'ailleurs, il agaçait Robinson. Rien de plus dangereux que l'agacement quand on doit vivre seul avec quelqu'un. Robinson avait eu la veille une indigestion de filets de tortue aux myrtilles. Et voilà que Vendredi lui mettait sous le nez cette fricassée de python et d'insectes! Robinson eut un haut-le-cœur et envoya d'un coup de pied la grande coquille rouler dans le sable avec

son contenu. Vendredi furieux la ramassa et la brandit à deux mains au-dessus de la tête de Robinson.

— Les deux amis allaient-ils se battre? Non! Vendredi se sauva.

Deux heures plus tard, Robinson le vit revenir en traînant derrière lui sans douceur une sorte de mannequin. La tête était faite dans une noix de coco, les jambes et les bras dans des tiges de bambou. Surtout, il était habillé avec des vieux vêtements de Robinson, comme un épouvantail à oiseaux. Sur la noix de coco, coiffée d'un chapeau de marin, Vendredi avait dessiné le visage de son ami. Il planta le mannequin debout près de Robinson.

— Je te présente Robinson Crusoé, gouverneur de l'île de Speranza, lui dit-il.

Puis il ramassa la coquille sale et vide qui était toujours là et, avec un rugissement, il la brisa sur la noix de coco qui s'écroura au milieu des tubes de bambou brisés. Ensuite Vendredi éclata de rire, et alla embrasser Robinson.

Robinson comprit la leçon de cette étrange comédie. Un jour que Vendredi mangeait des gros vers de palmier vivants roulés dans des œufs de fourmis, Robinson exaspéré alla sur la plage. Dans le sable mouillé, il sculpta une sorte de statue couchée à plat ventre avec une tête dont les cheveux étaient des algues. On ne voyait pas la figure cachée dans l'un des bras replié, mais le corps brun et nu ressemblait à Vendredi. Robinson avait à peine terminé son œuvre quand Vendredi vint le rejoindre, la bouche encore pleine de vers de palmier.

— Je te présente Vendredi, le mangeur de ser-

pents et de vers, lui dit Robinson en lui montrant la statue de sable.

Puis il cueillit une branche de coudrier qu'il débarrassa de ses rameaux et de ses feuilles, et il se mit à fouetter le dos et les fesses du Vendredi de sable qu'il avait fabriqué dans ce but.

Dès lors, ils vécurent à quatre sur l'île. Il y avait le vrai Robinson et la poupée Robinson, le vrai Vendredi et la statue de Vendredi, et tout ce que les deux amis auraient pu se faire de mal — les injures, les coups, les colères — ils le faisaient à la copie de l'autre. Entre eux ils n'avaient que des gentillesses.

De nouveau, Jack brandit son arme.

— Tout le monde a mangé à sa faim ?

Il restait des morceaux de viande grésillant encore sur les fragments de broche de bois et posés sur des feuilles. Trahi par son appétit, Piggy jeta son os bien nettoyé sur la plage et se baissa pour prendre une autre portion.

Jack répéta d'un ton impatient :

— Tout le monde a assez mangé ?

La fierté de la possession résonnait dans sa voix comme un avertissement et les garçons se dépêchaient de se bourrer pendant qu'ils le pouvaient encore. Jack comprit que le moment n'était pas venu de clore le festin et, se levant de son trône, il se dirigea d'un pas nonchalant vers le bord du plateau. Dans son visage barbouillé de peinture, ses yeux s'abaissaient sur Ralph et Piggy. Ces derniers reculèrent légèrement sur le sable et Ralph continua à manger, le regard fixé sur le feu. Sans comprendre, il s'aperçut que les flammes ressortaient plus nettement sur le fond de ciel terne. Le soir était tombé, non pas dans le calme et la beauté, mais avec une menace de violence.

— A boire ! ordonna Jack.

Henry obéit et Jack but, les yeux fixés sur Ralph et Piggy par-dessus le bord irrégulier de sa calebasse. Ses bras bruns et musclés lui conféraient la puissance ; l'autorité, telle une guenon perchée sur son épaule, le harcelait.

— Asseyez-vous tous.

Les garçons s'assirent devant lui en rangées parallèles, mais Ralph et Piggy restèrent à l'étage en dessous, les pieds dans le sable. Sans s'adresser à eux, Jack tourna son masque de peinture vers la masse et brandit son javalot.

— Qui veut faire partie de ma tribu ?

— Je suis chef, s'interposa Ralph, parce que vous m'avez tous choisi. Nous devons entretenir notre feu. Et au lieu de ça, vous courez après la viande...

— Toi aussi ! cria Jack. Tu as un os dans la main. Ralph s'empourpra.

— J'ai dit que vous étiez des chasseurs. C'était votre boulot.

Jack lui tourna le dos.

— Qui veut faire partie de ma tribu et bien s'amuser ?

— C'est moi le chef, affirma Ralph. Et le feu alors ? Et puis, c'est moi qui ai la conque.

— Tu ne l'as pas ici, ricana Jack. Tu l'as laissée là-bas. Eh ! tu vois, gros malin ? Et puis, d'abord, la conque ne compte pas sur cette partie de l'île.

Tout à coup, le tonnerre éclata. Au lieu de grondements lointains, ce fut un claquement bref ; la foudre tomba.

— Si, la conque a la même valeur ici et dans toute l'île, protesta Ralph.

— Ah ! Eh bien ! qu'est-ce que tu vas faire ?

Ralph parcourut du regard les rangées de garçons. Il n'y trouva aucun appui et, trempé de sueur, détourna les yeux avec gêne. Piggy lui murmura à l'oreille :

— Le feu... des secours.

— Alors, qui entre dans ma tribu ?

— Moi !

— Moi aussi.

— Et moi !

— Je vais sonner le rassemblement avec la conque, jeta Ralph éperdu.

— On l'entendra pas.

Piggy saisit le poignet de Ralph.

— Viens. Va y avoir du grabuge. Et on a eu notre part de viande.

Une lueur zébra le ciel entre les arbres et la foudre tomba de nouveau au-delà de la forêt. Un petit se mit à pleurnicher. De grosses gouttes de pluie s'écrasèrent sur les garçons à grand bruit.

— Il va faire de l'orage, dit Ralph, et la pluie sera aussi forte que le jour de notre arrivée. Qui est le gros malin, maintenant ? Où sont vos abris ? Comment allez-vous vous débrouiller ?

Les chasseurs examinaient le ciel à la dérobée et faisaient la grimace sous la morsure des gouttes de pluie. Un flottement se produisit dans les rangs. Les éclairs étaient plus rapprochés et les coups de tonnerre devenaient assourdissants. Les petits s'égaillèrent en hurlant.

Jack bondit sur le sable.

— On va faire notre danse ! Allez ! Venez tous !

Il courut en trébuchant dans le sable épais et s'arrêta sur la dalle rocheuse derrière l'emplacement du feu. Entre les éclairs, il faisait une obscurité terrifiante. Tous les garçons le suivirent avec des clameurs. Roger prit le rôle du cochon et se précipita en grognant sur Jack qui l'évita d'un bond. Les chasseurs saisirent leur arme, les cuisiniers leur broche et les autres s'emparèrent de gourdins. La masse s'ébranla en un mouvement circulaire, et une mélodie s'éleva. Tandis que Roger mimait la terreur du cochon, les petits s'ébattaient en dehors du cercle. Sous la menace du ciel, Ralph et Piggy trouvaient du réconfort dans

la compagnie de leurs semblables, si déchainés fusent-ils, et ils entrèrent dans la danse. Ils étaient contents de toucher cette barrière de dos bruns qui endiguait la terreur et la rendait contrôlable.

— A mort la bête ! Qu'on l'égorge ! Qu'on la saigne !

Le mouvement s'organisait ; la mélodie, moins échevelée qu'au début, devenait scandée comme le battement d'un pouls régulier. Roger abandonna son rôle de proie pour se joindre aux chasseurs, de sorte que le centre du cercle resta vide. Quelques petits organisèrent aussi une ronde. Les deux ronds tournaient sans relâche, comme si la continuité de leur mouvement leur assurait une sécurité particulière. On eût dit la pulsation rythmique d'une cellule vivante.

Le ciel noir fut labouré par une déchirure d'un blanc bleuâtre. Une seconde plus tard, le bruit se fracassait juste au-dessus d'eux comme un coup de fouet gigantesque. La mélodie devint frénétique et plus aiguë.

— A mort la bête ! Qu'on l'égorge ! Qu'on la saigne !

La terreur se doublait maintenant d'un autre désir, lourd, pressant, aveugle.

— A mort la bête ! Qu'on l'égorge ! Qu'on la saigne !

Ce fut de nouveau la déchirure d'un blanc bleuâtre et l'explosion aux relents de soufre. Les petits couraient en tous sens et hurlaient. L'un d'eux, épouvanté, se précipita dans le cercle des grands.

— Le voilà ! Le voilà !

Le cercle s'ouvrit en fer à cheval. Quelque chose sortait en rampant de la forêt. Une masse sombre avançait, incertaine. Devant le monstre s'éleva une clameur aiguë comme un cri de douleur. Le monstre entra dans la ronde en chancelant.

— A mort la bête ! Qu'on l'égorge ! Qu'on la saigne !

Le ciel restait constamment déchiré de blanc, le bruit devenait insupportable. Simon criait des explications au sujet d'un mort sur une montagne.

— A mort la bête ! Qu'on l'égorge ! Qu'on la saigne ! Qu'on l'achève !

Les bâtons s'abaissèrent et le cercle se referma comme une gueule grinçante et hurlante. Le monstre était au centre, agenouillé, les bras croisés sur le visage, et il criait toujours ses explications au sujet d'un mort sur une montagne. Enfin, le monstre fit un effort vacillant, brisa l'étreinte du cercle et tomba du rocher dans le sable au bord de l'eau. Aussitôt, une lave vivante coula à sa suite sur la murette rocheuse, recouvrit le monstre et, avec des cris inarticulés, se mit à frapper, à mordre, à déchirer. On n'entendait pas un mot, mais des bruits de mâchoires et de griffes.

Alors les nuages crevèrent, libérant une véritable cataracte. L'eau cascada sur le flanc de la montagne, arrachait sur son passage les feuilles et les branches, et se déversait comme une douche froide sur la grappe humaine accrochée à sa proie. La grappe se désintégra enfin et quelques silhouettes s'écartèrent en trébuchant. Mais le monstre, à quelques mètres de la mer, restait immobile. La pluie ne masquait pas sa petite taille ; et déjà son sang rougissait le sable.

Le vent se leva, chassa la pluie et secoua l'eau des branches. Au sommet de la montagne, le parachute se gonfla et se déplaça ; le pantin glissa, se dressa tout debout, tournoya sur lui-même, oscilla à travers l'espace mouillé et frôla de ses pieds maladroits le sommet des hautes futaies. Il tomba, tomba, et s'abattit sur la plage où les garçons fuyaient, éperdus, dans les

ténèbres. Le parachute emporta le pantin plus loin, encore plus loin, sillonnant le lagon sur toute sa longueur pour franchir le bord de l'atoll auquel il se heurta avant de s'abîmer au large.

Vers minuit, la pluie cessa et les nuages s'enfuirent, si bien que le ciel s'emplit de nouveau de l'incroyable scintillement des étoiles. Quand la brise tomba, on n'entendit plus que le clapotis de l'eau qui coulait dans toutes les crevasses et, goutte à goutte, tombait des feuilles sur la terre brune de l'île. L'air était frais, humide et clair. Enfin tout se tut, même le bruit de l'eau. Le monstre restait en tas sur le sable pâle et les taches s'étaient de plus en plus.

Le bord du lagon était souligné de phosphorescence au fur et à mesure que progressait la marée. L'eau claire reflétait le ciel clair et les constellations anguleuses. La ligne phosphorescente grignotait les grains de sable et les petits galets dans son avance ; elle les enfermait chacun dans une fossette provisoire, puis les acceptait soudain avec un glouglou et gagnait du terrain.

Le long de la plage, dans l'eau peu profonde, cette clarté mouvante se remplissait d'étranges animalcules au corps fait d'un rayon de lune et aux yeux étincelants. Ça et là, un galet plus gros que les autres restait accroché à sa place et se couvrait d'une couche de perles. La marée nivelait le sable piqueté par la pluie et le dissimulait sous une couche argentée. Quand elle atteignit la première tache autour du corps désarticulé, les animalcules se groupèrent à sa limite en une masse mouvante et claire. L'eau monta encore et nimba de lumière la chevelure sauvage de Simon. Le

contour de sa joue fut souligné d'argent et son épaule se changea en marbre de statue. Les étranges petits organismes aux yeux étincelants, au corps vaporeux, s'affairaient autour de la tête de Simon. Le corps se souleva imperceptiblement sur le sable et une bulle d'air s'échappa de la bouche avec un bruit mouillé. Puis le corps se retourna doucement dans l'eau.

Là-bas, derrière le bord obscur du monde, le soleil et la lune exerçaient leur action ; la couche liquide suivait sa voie sur la planète terrestre et s'enflait d'un côté pendant que la boule solide poursuivait sa révolution. La grande force poussait la marée vers l'île et le niveau de l'eau montait. Lentement, entouré par une frange d'animalcules scintillants et affairés, silhouette d'argent sous les constellations impassibles, le corps de Simon s'en alla vers le large.

La classe est divisée en 4 groupes

Consigne :

Renseignez le tableau suivant selon vos supports respectifs en veillant à toujours justifier vos réponses et en citant le texte .

	<i>Vendredi ou la vie sauvage</i>	<i>Sa majesté des mouches</i>
Comment peut-on qualifier les rapports entretenus par les protagonistes en présence? Peut-on y percevoir une évolution ?	Vendredi se sentant redevable se soumet à Robinson, qui entretient dans ce sens cette relation. « Vendredi travaillait dur et Robinson régnait en maître » . P 73.Vendredi commence à montrer des signes de lassitude. Ensuite ils se jouent tous les une sorte de comédie (p 85) inversent les rôles, se querellent , deviennent complices.	Soif de pouvoir, rivalités.
Quelles leçons peut-on tirer de ces récits?	L'homme est dans l'erreur quand il veut imposer son point de vue à l'autre. Tolérance et échange sont les maîtres mots d'une entente cordiale.	La soif de pouvoir engendre la violence et le drame, inéluctables.

Préparation au bac :
Analyser et interpréter

1/extrait de *Vendredi ou la vie sauvage* : p ° 68 et 69
Par quels procédés d'écriture Michel Tournier met-il en scène le rapport de domination?

2/Extrait de *Sa majesté des mouches*, p ° 216 à 219
William Golding choisit ici de nous faire assister au décès de Simon. Expliquez en quoi ce choix est délibéré.

Séance 5 : Séance bilan
Pourquoi ce personnage est-il devenu mythique ?
1h30

Dominante	Écriture
Supports	Toute la séquence : extraits , prises de notes et traces écrites.
Objectif	Réinvestir ce qui a été vu durant la séquence.

La classe est divisée en groupes

Consigne :

Répondre de manière argumentée à la question titre- de la séance.

Trace écrite finale en commun.

Trace écrite : ces protagonistes, issus des robinsonnades nous aurons enseigné plusieurs leçons sur la vie, en se surpassant, en travaillant d'arrache-pieds afin de survivre. Ce retour à l'homme originel fascine et engendre l'admiration.

J'attends des élèves une production écrite sous forme de synthèse comportant une introduction, un développement structuré (contenant au moins 2 idées majeures = 2 parties, illustrées d'exemples issus du corpus de documents de la séquence) et une conclusion. 30 lignes.

Les critères de réussite sont donc :

- Un travail structuré
- Illustré d'exemples pertinents
- Correctement écrit
- 30 lignes

Évaluation finale

Sujet de type bac ayant pour supports :

- Un extrait de *Suzanne et le Pacifique*
- un poème de Saint-John Perse, « la ville », *Images à Crusoé* (*Eloges*, 1911).

[Le poète Saint-John Perse, dans son recueil Images à Crusoé, imagine Robinson retourné à la civilisation et méditant sur son séjour dans l'île.]

LA VILLE

[...]

Crusoé ! - ce soir près de ton île, le ciel qui se rapproche louangera la mer, et le silence multipliera l'exclamation des astres solitaires.

Tire les rideaux; n'allume point :

C'est le soir sur ton île et à l'entour, ici et là, partout où s'arrondit le vase sans défaut de la mer ; c'est le soir couleur de paupières, sur les chemins tissés du ciel et de la mer.

Tout est salé, tout est visqueux et lourd comme la vie des plumes¹.

L'oiseau se berce dans sa plume, sous un rêve huileux ; le fruit creux, sourd² d'insectes, tombe dans l'eau des criques, fouillant son bruit.

L'île s'endort au cirque des eaux vastes, lavée des courants chauds et des laitances grasses, dont la fréquentation des vases somptueuses.

Sous les palétuviers³ qui la propagent, des poissons lents parmi la boue ont délivré des bulles avec leur tête plate ; et d'autres qui sont lents, tâchés comme des reptiles, veillent. - Les vases sont fécondés - Entends claquer les bêtes creuses dans leurs coques - Il y a sur un morceau de ciel vert une fumée hâtive qui est le vol emmêlé des moustiques - Les criquets sous les feuilles s'appellent doucement - Et d'autres bêtes qui sont douces, attentives au soir, chantent un chant plus pur que l'annonce des pluies : c'est la déglutition de deux perles gonflant leur gosier jaune...

Vagissement des eaux tournantes et lumineuses !

Corolles, bouches des moires⁴ : le deuil qui point⁵ et s'épanouit ! Ce sont de grandes fleurs mouvantes en voyage, des fleurs vivantes à jamais, et qui ne cesseront de croître par le monde...

Ô la couleur des brises circulant sur les eaux calmes,
les palmes des palmiers qui bougent !

Et pas un aboiement lointain de chien qui signifie la hutte ; qui signifie la hutte et la fumée du soir et les trois pierres noires sous l'odeur de piment.

Mais les chauves-souris découpent le soir mol à petit cris.

Joie ! ô joie déliée dans les hauteurs du ciel !

... Crusoé ! tu es là ! Et ta face est offerte aux signes de la nuit, comme une plume renversée.

1. plumes : fluides vitaux.

2. sourd : présent du verbe sourdre qui signifie "jaillir".

3. palétuviers : arbres exotiques.

4. moires : étoffes aux reflets changeants ; terme ici employé comme image.

5. point : présent du verbe poindre, qui signifie "surgir".

[Nouveau Robinson, Suzanne se retrouve, après un naufrage, sur une île déserte, elle y découvre des objets abandonnés par un marin allemand échoué là avant elle : parmi ceux ci, un exemplaire de Robinson Crusoé, dans la lecture duquel elle se plonge aussitôt.]

Ce puritain accablé de raison, avec la certitude qu'il était l'unique jouet de la Providence, ne se confiait pas à elle une seule minute. A chaque instant pendant dix huit années, comme s'il était toujours sur son radeau, il attachait des ficelles, il sciait des pieux, il clouait des planches. Cet homme hardi frissonnait de peur sans arrêt, et n'osa qu'au bout de treize ans reconnaître toute son île. Ce marin qui voyait de son promontoire à l'œil nu les brumes d'un continent, alors que j'avais nagé au bout de quelques mois dans tout l'archipel, jamais n'eut l'idée de partir vers lui. Maladroit, creusant des bateaux au centre de l'île marchant toujours sur l'équateur avec des ombrelles comme un fil de fer. Meticuleux, connaissant le nom de tous les plus inutiles objets d'Europe, et n'ayant de cesse qu'il n'eût appris tous les métiers. Il lui fallait une table pour manger, une chaise pour écrire, des brouettes, dix espèces de paniers (et il désespéra de ne pouvoir réussir la onzième), plus de filets à provisions que n'en veut une ménagère les jours de marché, trois genres de faucilles et faux, et un crible, et des roues à repasser, et une herse, et un mortier, et un tamis. Et des jarres, carrées, ovales et rondes, et des écuelles, et un miroir, et toutes les casseroles. Encombrant déjà sa pauvre île, comme sa nation plus tard allait faire le monde, de pacotille et de fer-blanc. Le livre était plein de gravures, pas une ne me le montrât au repos : c'était Robinson bêchant, ou cousant, ou préparant onze fusils dans un mur à meurtrières, disposant un mannequin pour effrayer les oiseaux. Toujours agité, non comme s'il était séparé des humains, mais comme s'il était brouillé avec eux, et ne connaissant aucun des deux périls de la solitude, du suicide et la folie. Le seul homme peut-être, tant je le trouvais tatillon et superstitieux que je n'aurais pas aimé rencontrer dans une île.

Évaluation des compétences de lecture : (10 points)

Présentation du corpus :

1/ Présentez le corpus , en 3 à 6 lignes, en mettant les textes 1 et 2 en relation (3 points)

Analyse et interprétation :

2/ Par quels procédés d'écriture Saint-John Perse donne-t-il une dimension poétique à l'évocation de Robinson? (4 points)

3/ Comment pourriez-vous dépeindre le personnage de Suzanne, au travers du portrait qu'elle dresse de Robinson?(3 points)

Compétences d'écriture : (10 points)

Selon vous, le personnage mythique , qui doit sa notoriété à une certaine admiration, mérite-t-il d'être « maudit », « affaibli » ?Vous répondrez à cette question dans un développement argumenté d'une quarantaine de lignes, en vous appuyant sur les textes du corpus, sur vos lectures de l'année et sur vos connaissances personnelles.